

Épopées du monde. Pour un panorama (presque) général, Ève Feuillebois-Pierunek (Dir.), Paris : Classiques Garnier, collection : Rencontres, no 25, 2011, 517 pages

ISBN 978-2-8124-0363-7

Compte rendu par Alireza Ghafouri

Cet ouvrage est le fruit d'un séminaire thématique et transversal de l'UFR Orient et Monde arabe de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, organisé les 2, 9 et 16 février 2008. Il regroupe une série de 22 articles rédigés par les meilleurs spécialistes dans le domaine de l'épopée. La perspective du livre est comparatiste et propose une vision globale de l'épopée comme « machine à penser ». Dans son introduction à cet ouvrage, Ève Feuillebois-Pierunek donne un panorama sur l'évolution de la définition de l'épopée aussi bien que sur les trois différents types de théories existant déjà pour ce genre protéiforme, avant de présenter les articles contenus dans l'ouvrage. D'après elle, toujours dans son introduction, ce livre constitue une sorte de réponse à l'appel d'Etiemble pour une vision globale de l'épopée mondiale.

Le premier article s'efforce de présenter l'arrière-plan de la plus ancienne épopée de l'humanité c'est-à-dire l'*Épopée de Gilgamesh* comme un cycle de douze phases. Pour Jean-Daniel Forest qui reprend dans cet article les thèmes majeurs de son livre précédemment publié¹, la quête de Gilgamesh est « solaire » et fondée sur une structure duodécimale, ce qui expliquerait le nombre de tablettes qui composent l'*Épopée de Gilgamesh*. Ainsi, le récit commence au solstice d'hiver et avec la mise en branle du principe créateur masculin, nous entrons dans la phase du Capricorne. La symbolique de cette première phase du cycle est traduite par la plainte des habitants d'Uruk auprès des dieux contre les excès de leur roi ; la création d'Enkidu, double sombre de Gilgamesh qui est lui-même un héros solaire, le représentant des forces de lumière ; l'envoi d'Enkidu dans la steppe, au milieu des animaux dont il partage la nourriture et dont il comprend le langage. Vient ensuite la phase du Verseau, avec sa symbolique de fécondation qui s'exprime dans l'*Épopée de Gilgamesh* par l'union d'Enkidu et de la Joyeuse. La phase suivante est celle des Poissons et elle marque la gestation. Elle est symbolisée dans l'*Épopée de Gilgamesh* par l'exploit des deux héros dans les montagnes du Liban. Les trois phases suivantes du cycle, Bélier, Taureau et Gémeaux se traduisent respectivement dans l'*Épopée de Gilgamesh* par le retour triomphal des héros vers la Cité, l'envoi du Taureau céleste à Uruk par Anu et l'ultime triomphe des héros contre le monstre. Les trois phases suivantes, Cancer, Lion et Vierge qui symbolisent la maladie, la mort et la mise en terre sont traduites dans l'*Épopée de Gilgamesh* par la maladie, la mort et les funérailles d'Enkidu. Viennent enfin les trois dernières phases du cycle, la Balance, le Scorpion et le Sagittaire, liées toutes les trois à l'autre monde et symbolisant la quête initiatique de Gilgamesh à la recherche de l'immortalité.

André Lemaire cherche, dans son article, à souligner le caractère épique de la Bible. L'article se divise en deux parties dont la première retrace la saga historique de Moïse et la deuxième insiste sur la figure légendaire du prophète dans le livre saint des Juifs. Selon Lemaire, la sortie d'Égypte de Moïse et de ses disciples est une simple migration de quelques familles sémitiques vers le pays

¹ J.-D. Forest, *L'Épopée de Gilgamesh et sa postérité : introduction au langage symbolique*, Paris : Paris-Méditerranée, 2002.

de Madian. C'est dans les siècles postérieurs que Moïse prend le statut d'un Père du peuple israélite et de législateur d'une nouvelle religion monothéiste. La création des légendes telles que l'éducation de Moïse dans la cour de Pharaon par la fille de ce dernier, le Décalogue, le « veau d'or » et le « serpent d'airain » se caractérise par le souci d'une tradition religieuse préoccupée de légitimité.

Jean-Patrick Guillaume et Francis Guinle s'occupent respectivement dans les deux articles suivants de l'étude des récits arabes en prose. Pour J.-P. Guillaume qui constate l'absence d'épopée arabe comparable aux poèmes homériques et aux autres poèmes épiques caractéristiques du genre, ces récits constituent une sorte de genre intermédiaire entre l'épopée proprement dite et le roman de chevalerie et d'aventures. Il étudie, dans la suite de son article, cinq de ces récits appelés dans la langue arabe par le mot *sîra* qui peut être traduit par le terme « biographie ». Vient ainsi l'étude du *Roman ??? d'Antar (Sîrat 'Antar ibn Shaddâd)*, du *Roman de Dhât al-Himma (Sîrat Dhât al-Himma)*, du *roman de Sayf (Sîrat Sayf ibn Dhî Yazan)*, de la *Geste de Beni Hilal (Sîrat Bani Hilâl)* -qui se constitue lui-même de plusieurs récits dont le *Roman d'al-Zîr Sâlim (Sîrat al-Zîr Sâlim)* et la *Marche vers l'Ouest (Taghrîba)*- et enfin du *Roman de Baybars (Sîrat al-Zâhir baybars)* ainsi que celle de leurs personnages principaux et des relations entre leur oralité et leur tradition écrite (tardive). Pour chacun des récits cités, l'auteur de l'article fournit des notes de références bibliographiques qui renvoient aux textes originaux et à leurs traductions dans d'autres langues.

Francis Guinle se donne pour tâche de compléter l'étude de J.-P. Guillaume sur les récits arabes nommés *sîra*. Se concentrant plus précisément sur l'étude de la composition et celle du héros éponyme de *Sîrat al-Mâlik al-Zâhir Baybars*, Guinle constate que la caractéristique générale de ces *sîyar* (pluriel du mot féminin *sîra*) consiste en ce qu'elles portent toutes la marque de l'Islam car elles ont été composées après la Révélation et pendant des périodes où l'Etat musulman se trouvait menacé.

Jean Derive cherche à décliner les éléments d'un modèle épique qui serait propre à l'Afrique. Il examine une vingtaine d'épopées issues de deux zones, l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale, avec deux gros plans particuliers : l'épopée en langue mandingue (Malinké -*Sunjata*-, et bambara -épopées du cycle de Ségou) et le *mvett* (Bulu-Beti-Fang). Il distingue à partir des travaux antérieurs consacrés à l'épopée comme genre transculturel trois groupes de critères, chacun divisé à son tour en sous-parties :

- Critères de l'énonciation : origine orale, exécution par un spécialiste, diction spécifique, accompagnement musical.
- Critères de l'énoncé : ordre formel, genre narratif, forme versifiée, style formulaire, style hyperbolique.
- Ordre du contenu : cadre agonistique, héros socialisé, Mélange de mythe et d'histoire.

Les trois articles suivants sont consacrés à la tradition épique indienne. Dans l'introduction de son article, Marie-Luce Barazer-Billoret donne quelques informations sur les deux plus grandes épopées indiennes, le *Mahâbbârata* et le *Râmâyana*. La suite de l'article compare la figure de Râmâ tel qu'il est décrit dans le *Râmâyana* de Vâlmîkî comme un modèle de vertu royale, et la figure divine que les épopées postérieures telles que l'*Adhyâtma-Râmâyana* ou le *Râmâyana* de Tulsî ont donné à ce personnage.

Elena Langlais centre son étude sur les modernités épiques en Inde du Nord. Elle essaie de montrer si, à part le *Mahâbbârata* et le *Râmâyana*, deux épopées proprement dites indiennes, il existe encore une tradition épique équivalente à ce qu'on a coutume d'appeler « épopée » en Europe. Définissant d'abord les genres qui se rapprochent de l'épopée, elle montre en quoi ils n'en sont pas des équivalents stricts. Ensuite, elle étudie *Kâmâyani* de Jayshankar Prasad et *Savitri* de Sri Aurobindo, poèmes écrites pendant la période de la colonisation, et elle conclut que ces deux poèmes, tout en manifestant une certaine originalité, ne sont pas strictement équivalents à l'épopée dans le sens que les Européens donnent à ce genre.

Claudine Le Blanc consacre son étude aux traditions épiques orales dans l'Inde contemporaine. D'après elle, en Inde contemporaine, il existe une multiplicité de traditions épiques qui, à côté d'une grande tradition antique écrite, continue de remplir une fonction religieuse et sociale. Pourtant, ces traditions orales sont loin de pouvoir être interprétées par les théories occidentales de l'épopée telle que par exemple le « travail épique » élaborée par Florence Goyet.

Les trois articles suivants écrits respectivement par Ève Feuillebois-Pierunek et Hossein Esmâïli s'occupent de l'étude de l'épopée dans le monde iranien. Le *Shâhnâme* de Ferdowsi, poète épique iranien, est présenté dans toutes sa diversité par Ève Feuillebois-Pierunek. La première partie de l'article insiste sur les racines mythologiques du *Shâhnâme*. Ainsi, nous sommes informés sur des mythes et des traditions plutôt religieuses qui apparaissent d'abord dans l'*Avesta*, le livre saint du Zoroastrisme et qui sont ensuite transmises par les élaborateurs de la tradition nationale iranienne dans les récits épiques de l'Iran. La deuxième partie de l'article d'Ève Feuillebois étudie les aspects historiques du *Shâhnâme* et montre les traces de l'histoire de l'Iran, surtout celles des Sassanides en tant que dernière dynastie de la Perse avant l'invasion arabe. L'œuvre de Ferdowsi, quant à elle, s'arrête aussi à cette étape de l'histoire de l'Iran.

Le deuxième article d'Ève Feuillebois-Pierunek dans ce livre, s'intéresse aux figures d'Alexandre dans la littérature persane, à travers des sources diverses. L'auteur montre que pour la tradition avestique et pehlevie, sous l'influence de la politique idéologique sassanide qui ne voit dans le personnage du prince grec qu'un dévastateur détesté de l'Iran, Alexandre est toujours présenté comme l'un des pires ennemis d'Ahura Mazda. C'est à partir de la conquête de l'Iran par les musulmans que l'image antipathique d'Alexandre se transforme en celle d'un roi légitime de l'Iran. Présenté comme le fils du roi iranien Dârâb par plusieurs auteurs arabes et persans (Dînâwarî, Tabarî, Bal'amî, Ferdowsi), Alexandre possède désormais l'image d'un souverain sage et un preux conquérant qui pourrait être aussi identifié, par Tabarî, à Dhû'l-Qarnayn, le « Bicornu » coranique. Cependant, les premiers historiens musulmans ne sont pas tous unanimes sur cette figure positive d'Alexandre et il y a parmi eux des auteurs comme Hamzah al-Hassan al-Isfahânî chez qui le conquérant macédonien est présenté négativement. Dans la suite de son article, Ève Feuillebois-Pierunek montre comment, à la différence des récits arabes orientaux sur Alexandre qui sont peu nombreux, la tradition iranienne s'empare du personnage, enrichit son histoire de nombreux développements, et en fait soit une « figure de l'incomplétude » (Ferdowsi), soit un sage-prophète capable à régner sur la Cité idéale (Nezâmi), soit un simple transmetteur de sagesse (Amir Khosrow, Jâmi). A la différence de la figure héroïque que les œuvres déjà citées attribuent à Alexandre, celui-ci dans le roman populaire est un être trop humain, voire un anti-héros.

Hossein Esmaili centre son étude sur l'épopée chiïte persane en commençant son article par une présentation sommaire des romans médiévaux persans dont les événements majeurs sont en relation avec ceux survenus après le martyre du deuxième Imam des Chiïtes, Imam Hossein, à Kerbela. L'introduction de l'article fait une distinction entre les récits narratifs chiïtes, dont il est question dans cet article, et l'ensemble de la dramaturgie du *Ta'ziye*. Selon l'auteur, le théâtre religieux du *Ta'ziye* reflète l'aspect dramatique des événements de Kerbela, tandis que la prose narrative chiïte prend à son compte le caractère épique de cette tragédie. Il ajoute, dans la suite de son article, que la prose narrative chiïte fait partie d'une catégorie beaucoup plus large constituée par les romans persans médiévaux en prose, lesquels ne font l'objet d'une approche scientifique que depuis quelques années seulement. Esmaili, quant à lui, analyse le *Roman d'Abu Moslem*, un des textes les plus importants de cette « littérature de vengeance ». Il s'occupe d'abord du symbolisme du nombre soixante-douze qui revient comme un leitmotiv dans l'épopée chiïte et se réfère au nombre des compagnons de l'Imam Hossein lors de la tragédie de Kerbela aussi bien qu'aux soixante-douze insurrections censées venger le meurtre de l'Imam. Esmaili s'interroge sur l'existence éventuelle de soixante-douze textes épiques correspondant à chacune des insurrections citées. Il détaille en quoi ces textes peuvent être qualifiés d'« épiques » et conclut par une étude de leur rôle compensatoire auprès du peuple chiïte.

Robert Hamayon s'intéresse, dans son article consacré à l'Extrême-Orient, au genre épique Bouriate en centrant son étude sur le héros principal de la plus célèbre des épopées bouriates : *Geser*. L'auteur montre comment les Bouriates, ensemble ethnique d'origine mongole, qui vivent dans la région du lac Baïkal en Sibérie méridionale ont fait du héros de l'*Epopée de Geser* un emblème de la résistance face au pouvoir soviétique tout au long du XX^e siècle.

L'étude du récit guerrier du Japon à partir de l'exemple du *Dit des Heike* est au cœur de l'article de Daniel Struve. Celui-ci retrace dans l'introduction de son article un arrière-plan historique et littéraire du Japon classique. Il consacre ensuite une étude à la genèse des récits guerriers avant d'analyser de près le *Dit des Heike*, rédigé autour de 1230, relatant les événements de la fin de l'époque de Heian (de 1177 à 1185). La variété des styles et la diversité des systèmes de valeurs suivies par l'étude du rôle de la rumeur publique font l'objet de la suite de l'article.

Tristan Mauffrey se penche sur les odes et ballades de la Chine ancienne. Il se propose d'abord d'examiner dans son article le regard épique porté sur quelques textes poétiques de la Chine ancienne plutôt que de chercher à définir un équivalent du genre épique ou à expliquer le pourquoi de son impossibilité. Il s'intéresse ainsi, comme il l'explique, à la façon dont les sinologues modernes abordent les enjeux herméneutiques des poèmes de la Chine ancienne en les reliant à des représentations de l'épopée. La quête d'une poésie héroïque l'amène enfin à l'étude d'un exemple-limite, *la Ballade de Mulan*. A travers cette étude, il s'interroge sur le rapport entre la définition d'un genre poétique savant et la construction d'une origine orale de ce genre.

L'article de Françoise Létoublon insiste sur le caractère vulnérable et fragile des héros, en général, et d'Achille dans l'*Illiade*, en particulier. L'auteur montre que même si le héros est le fils d'un dieu ou d'une déesse, il a en même temps un parent humain de qui il hérite sa vulnérabilité. Ainsi, plus grands sont les héros, plus ils sont voués à une mort précoce qui fige leur beauté à la fleur de l'âge. Vient ensuite l'analyse de la description des morts héroïques de l'*Illiade* : si le héros s'engage

dans la guerre, c'est pour obtenir la gloire et rester dans la mémoire des hommes à venir. Ainsi, le simple souci de la gloire et de la renommée éternelle amène le héros à son néant.

L'étude du personnage d'Énée dans l'*Énéide* est l'objet de l'article de Judith Rohman. L'auteur suit d'abord la trace d'Énée dans la tradition antérieure à l'*Énéide* c'est-à-dire la tradition iliadique pour arriver ensuite à l'étude de la figure d'Énée dans la tradition virgilienne. Rohman montre qu'Énée, tel qu'il est figuré chez Virgile, est un personnage au statut complexe et problématique qui vacille entre la faiblesse et l'héroïsme aussi bien qu'entre l'ignorance et la connaissance. Philip Ford, quant à lui, étudie la réception de l'*Énéide* en deux époques : Énée dans le monde antique et au Moyen Âge, Énée dans l'enseignement de la Renaissance. Selon Ford, l'interprétation de l'épopée virgilienne à la première époque se fait par la pensée néoplatonicienne tandis qu'elle se transforme à la deuxième époque en un miroir des princes.

La chanson de geste française en tant que forme largement évolutive est au centre de l'article de François Suard. Celui-ci énumère d'abord les principaux caractères de la chanson de geste pour arriver ensuite à l'étude de la malléabilité du poème épique médiéval. La mise en prose de la chanson de geste, la diversité des registres et des éléments narratifs, la forte diffusion du genre, le rapport de la chanson de geste et l'histoire, l'ambiguïté idéologique de la chanson de geste et finalement ses héros évolutifs font le corps du reste de l'article.

Le poème héroïque vieil-Anglais, *Beowulf* nous est décrit par Marie-Françoise Alamichel. Celle-ci se penche d'abord sur une présentation sommaire de ce poème anonyme de 3182 vers dont la rédaction en anglais remonte probablement au VIII^e siècle. Vient ensuite l'étude du héros principal, sa place dans la communauté qu'il sert et l'importance du lignage et l'identité dans le *Beowulf*. Dans la suite de son article, l'auteur consacre une étude au personnage d'anti-héros du poème, Grendhel dont les caractères négatifs en comparaison avec ceux de Beowulf mettent en relief les atouts de ce dernier. L'article se clôt par une étude de la sagesse dans le *Beowulf*.

Corinne Jouanno étudie dans son article la possibilité de considérer *Digénis Akritas* comme une épopée chrétienne. Supposée être l'unique épopée byzantine du Moyen Âge, *Digénis Akritas* peut être qualifiée de poème épique parce qu'elle raconte en termes héroïques la geste d'un guerrier byzantin contre les Arabes musulmans. Cependant, le texte du *Digénis Akritas* présente selon l'auteur, un certain nombre d'anomalies qui peuvent faire apparaître assez problématique son appartenance pleine et entière au genre épique. La place considérable accordée dans le poème byzantin à la thématique amoureuse et l'évocation d'une biographie complète du héros principal sont les motifs qui éloignent le *Digénis Akritas* du genre épique. En outre, les épisodes d'adultère évoqués durant la présentation de la biographie du héros et les vantardises héroïques qu'on voit dans le texte du *Digénis Akritas* écartent celui-ci des exigences de la morale chrétienne.

L'étude de l'histoire mouvementée du manuscrit de l'épopée la plus célèbre et la plus controversée du monde slave, le *Dit de la campagne d'Igor*, est au centre de l'article de Victoire Feuillebois. Celle-ci s'intéresse d'abord à la réception du texte dans la communauté russe. Elle essaie de montrer que la notoriété de l'épopée en question n'est pas seulement liée à ses qualités littéraires, mais aux différentes interprétations, manipulations et critiques que le monde académique russe en a fait. Le reste de l'article s'occupe de l'étude des caractéristiques du *Dit de la campagne d'Igor* qui le rapprochent des autres épopées européennes comme par exemple *La*

Chanson de Roland ou *Beowulf*, mais aussi des traits qui distinguent cette épopée russe de ses homologues mentionnés.

Le dernier article du livre, par Jean-Luc Moreau, s'intéresse à retracer l'itinéraire de la composition de l'épopée finlandaise : le *Kalevala*. Dans l'introduction de son article l'auteur parle de la naissance de la nation finlandaise. Soumise d'abord à l'autorité suédoise (XII^e et XIII^e siècles), ensuite à celle de la Russie des tzars, la Finlande commence à partir du XIX^e siècle à connaître son identité nationale. Vient ensuite l'étude de la création de l'épopée finnoise par « l'Homère de la Finlande » Elias Lönnrot. Celui-ci rassemble dans son œuvre les poèmes finnois les plus archaïques, ceux qui témoignent d'une culture antérieure à la christianisation. Le *Kalevala* s'ouvre ainsi sur le récit de la création du monde et s'achève sur celui de la Nativité. L'analyse des aspects formels et stylistiques de l'œuvre ainsi que celle de sa postérité font l'objet du reste de l'article.

Le livre *Épopées du monde* se termine par une conclusion de Florence Goyet dans laquelle l'auteur propose une approche organique de l'épopée après avoir tenté d'en donner une saisie « verticale » menant à une compréhension globale du genre.

On peut consulter en fin de volume (pp. 457-492) une copieuse bibliographie thématique qui rassemble en deux rubriques « sources primaires » et « études » les corpus, les sources, les ouvrages et les articles utilisés par les auteurs des articles.